

UN NUMERO

PARIS... 15 CENTIMES

DEPARTEMENTS... 20

ANNONCES ET RECLAMES

M. DOLLINGER FILS, GRAVEUR ET C<sup>ie</sup>

15, rue de la Grande-Haie

ET AUX BUREAUX DU JOURNAL

LA REACTION NE REPOUSSE PAS LES MARCHANDISES COMMUNISTES

Adresser toutes les communications

à M. Edmond MACHIER

L'EVENEMENT

SOMMAIRE

- CHRONIQUE DE PARIS. — Edmond Deschamps.
- INFORMATIONS PARLEMENTAIRES DE L'Evénement. — Leopold Paulhan.
- L'IMPOT SUR LE REVENU. — L. P.
- NOUVELLES DE LA NUIT.
- INSURRECTION MILITAIRE A MADRID. — H. Gallé.
- LE GÉNÉRAL X... — Georges Lelarge.
- ÉCHOS DE PARIS. — Le Sphinx.
- MENUS DE L'Evénement. — Valentin.
- LE SPORT AU JOUR LE JOUR. — Flavio.
- LES DIÈRES SALICYLÉES. — H. L.
- A. TONKIN.
- UN INCIDENT A MADAGASCAR. — J. D.
- JOURNAL OFFICIEL.
- JOURNAL DES JOURNAUX. — Gygè.
- L'ÉVÉNEMENT EN PROVINCE, AUX COLONIES ET A L'ÉTRANGER. — Jules Martin.
- BULLETIN VITICOLE. — Lafre.
- LA JOURNÉE A PARIS. — Maxime Dubreuil.
- CHRONIQUE DES TRIBUNAUX. — Emile Corra.
- COURRIER DES THÉÂTRES. — Louis Besson.
- FUILLETON: Madame Fuster. — Ferdinand Fabre.

CHRONIQUE DE PARIS

SYMBOLISTES ET CYMBALISTES

Cette fin de siècle appartient aux traqués. Quand une femme n'est pas une grue qui s'amourache d'une cabotine et qu'elle se contente de faire tranquillement des enfants, elle tombe dans la catégorie des bourgeoises et des oies. Quand un artiste se cantonne dans la sincérité de l'observation, respecte la pureté des lignes et s'applique à l'extrême correction du style, personne ne se retourne pour encourager ses efforts, et l'on accuserait volontiers de platitude un homme qui a fait preuve de conscience dans toute sa carrière d'artiste et d'écrivain.

Alors que la critique a passé sous silence l'Optim de M. Paul Bonnetain et les Yeux verts et les yeux bleus de M. Paul Hervieu, bien que ces deux livres fussent signés des noms de deux jeunes écrivains de race, les journaux se passionnent en ce moment pour les fumisteries de l'école décadente. Le Figaro lui a ouvert ses colonnes pour nous donner l'Évangile des décadents, et le Temps s'est laissé aller à un malicieux commentaire de la doctrine symbolique. Depuis que les fous et les charlatans réussissent dans la politique, il semble également que les fous et les charlatans doivent réussir dans toutes les manifestations de l'art. Pour moi, je constate avec amertume les efforts douloureux des jeunes hommes de talent que j'ai rencontrés sur ma route et la misère des résultats qu'ils ont obtenus, alors qu'à tout moment la presse se fait la complice de farceurs à froid ou d'illuminés.

Autant je reconnais de mérite à la curieuse et puissante originalité de M.

si je ne me trompe — d'origine grecque, et bien qu'il se flatte de posséder tous les secrets de notre langue et de connaître exactement les différents cycles de notre littérature, il est permis de mettre en doute l'autorité d'un jeune étranger dont les débuts ont eu un joli succès de gaieté aux réunions du Chat noir, alors que les jeunes poètes les plus distingués de l'école moderne, Rollinat, Gondeau, Harancourt tenaient leurs séances dans la brasserie de Rodoïphe Salis. Et lorsque le tavernier Louis XIII nous annonçait de sa voix mordante que M. Jean Moréas allait dire des vers, en accompagnant son annonce de quelques énormes gouailleries, il ne se doutait pas plus que son poète de l'existence future de l'école symbolique.

Il est plus que probable que le poète, s'il savait absolument ce qu'il fait, nous dirait que l'école symbolique a scryllement emprunté à Ronsard tous ses procédés, qu'elle substitue les archaïsmes à la lexicographie moderne et qu'elle remplace la construction de la phrase française par la construction de la phrase latine. Je préviens donc charitablement M. Moréas que la cause est entendue et qu'il est inutile de s'enferrer à nous refaire la Renaissance. Flaubert, Zola et les Goncourt ont tiré du présent et du passé tout ce qu'il y avait de richesse dans la langue, et les esprits d'aujourd'hui, loin d'être rigoristes, laissent une telle liberté aux formules qu'il faut être ou bien fantaisiste ou bien convaincu pour s'amuser à élever des barricades dans le désert.

Ce qui laisserait supposer que le symbolisme est une bonne blague, c'est que ses adhérents savent parfaitement mêler à leurs clowneries de style quelques unes de ces bonnes cochonneries dont émaillaient leurs œuvres les spéculateurs en obscénités qui prétendaient adorer Zola et procéder directement de sa doctrine.

\*\*\*

M. Moréas a publié, en collaboration avec M. Paul Adam, un volume de nouvelles et de fantaisies. La maison Tresse et Stock a édité cet ouvrage sous ce titre: le Thé chez Miranda.

M. Jean Moréas s'y trouve en contradiction flagrante avec lui-même. L'ouvrage est divisé en six soirées. Au début de chaque soirée, les auteurs ont écrit une sorte de prélude dans la manière nouvelle et le style de ces morceaux diffère complètement de celui des récits qui les suivent. Ces petits récits n'auraient même rien de particulier si les auteurs n'y avaient piqué de ci de là quelques bonnes formules décadentes ou détaillé, non sans grâce, un épisode assez gras pour faire tressailler les bourgeois.

Le prélude de la première soirée chez Miranda débute ainsi :

du sang de bacchide et qu'il lui répugnait de se salir d'adultère. A la mort du comte, elle a juré que jamais un autre homme ne souillerait la couche conjugale. Ce que ce serment de veuve imprudente l'ambèta est inénarrable ! Elle en arrive à convoiter les bras musculeux des jardiniers ou les mollets charnus des valets de chambre. Pouah !

Voici comment la comtesse Diane put enfin se tirer d'affaire :

« Une scène inopinée attira son attention.

(Inopinée me semble de trop.)

« Derrière un buisson bas de caryophyllées, Tom et Giselle, ses lévriers favoris, se copulaient librement au soleil.

(Copuler est simplement exquis. Si nous ne réussissons pas à le lancer dans le bataillon de Cythère, c'est à dégoûter à tout jamais de la bonne langue !)

« La comtesse ferma la fenêtre et rentra rêveuse.

« Depuis ce jour-là, Tom, le beau lévrier d'Écosse, gorgé de friandises (je t'écoute!) ne quitta plus sa maîtresse. Diane a presque repris ses fraîches couleurs d'autrefois. Et lorsqu'elle va, deux fois par jour, orner de thyrses de roses blanches la tombe de son mari, elle s'agenouille et prie, en répétant avec conviction : « Je jure que jamais un autre homme ne souillera notre couche. »

Joli décadent, où vas-tu ?

Pour en finir avec les citations, un sonnet de M. René Ghil :

POUR L'ENFANT ANCIENNE

Tue en l'étonnement de nos Yeux mutuels  
Qui délivrèrent à l'or de latentes gloires  
Que veuve dans le Temple aux signes rituels  
L'onde d'éternité reprenne nos mémoires.

Tel instant, qui naissait des heures éventuels  
Tout palmés de doigts longs aux nuits ondulatoires  
Vrais en le démo espoir des vols perpétuels  
Nous ouvrit les passés de nos pures Histoires.

Une moire de vains soupirs pleure sous les  
Trop seuls saluts riant par nos vœux exhalés  
Aussi haut qu'un néant de plumes vers les gnosés :

Advenu rêve des vitraux pleins de demain,  
Doux et nuls à pleurer et d'un midi de roses  
Nous venons l'Un à l'Autre en élevant les mains.

Ceci ne tombe plus que dans l'horreur béante d'un intraductible galimatias.

J'ai montré suffisamment de documents de l'école symbolique pour laisser apprécier sa grammaire, sa psychologie, son esthétique. En voilà assez pour que le lecteur soit juge. Autrement, si on laissait la grosse part aux farceurs, que resterait-il pour les laborieux et les dignes, pour ceux qui, ne payant ni de leur personne ni d'audace, se dégageant des coteries, s'isolant des cercles d'admiration mutuelle, produisent leur œuvre simplement, silencieusement, attendant noblement la sentence de juges qu'ils ne sollicitent pas. Ceux-là, on ne se détourne pas pour eux, bien qu'ils conservent contre les rénovateurs de



Autant je reconnais de mérite à la vertueuse et puissante originalité de M. Verlaine de l'Isle-Adam, qui n'a jamais battu monnaie de son art très personnel, autant je me défile des rénovateurs de vingt ans qui traitent Victor Hugo de bonze et qui étouffent dans les formules de l'art contemporain trop étroites pour leur génie.

\*\*\*

M. Mallarmé et M. Verlaine ont donné souvent de beaux vers qui n'ont pas obtenu le succès mérité. Ne pouvant pas être dieux dans une grande église, ils ont consenti à régner dans une byzantine petite chapelle, parfumée d'odeurs troublantes, où des fidèles extatiques psalmodiaient sur un mode étrange les versets d'un rite inconnu. Ces louanges brutales les ont grisés. Ils ont cru à leur grandeur nouvelle. De leur rêve malade ils se sont réveillés papes d'une littérature qu'ils croient neuve, et ils ont roulé dans l'incohérence et l'exagération poussées à leur suprême limite.

J'ai la conviction absolue que les jeunes décadents ont voulu créer une langue inintelligible, de façon à n'avoir même plus à se donner la peine d'écrire une phrase française et de traiter une idée, si pauvre qu'elle fût! Ils ont publié des volumes, et ils ont trouvé pour cela des éditeurs de bonne volonté. A Paris, on peut toujours compter sur une heure de succès pour toutes les folies. Ils ont leurs journaux, le *Décadent*, le *Scapin*, et le *sala convalencu* qu'il y a dans ces journaux des jeunes confrères qui prendront leur place plus tard dans le grand journalisme et qui, à ce moment, reconnaîtront que Wolff, Rochefort, Scholl et Fonguler sont des maîtres en leur métier. Ils écrivent avec la simplicité et la netteté que l'on recherche avant tout dans un article, et ces repentis, ces assagis, qui ne contesteront plus Alexandre Dumas père, répondront doctoralement à Bergerat que M. Scribe savait faire des pièces et connaissait bien « son » théâtre. C'est un peu l'histoire de tous ceux qui ont commencé de trouver d'abord que tout est usé jusqu'à la corde. Jamais jusqu'à présent on n'avait poussé si loin l'esprit révolutionnaire.

Je suis de ceux qui croient à l'esprit révolutionnaire quand l'esprit révolutionnaire s'attaque à des plates sociales et démolit pour réédifier. Mais je m'en écartere et je le combats alors qu'il ne représente rien qu'un danger plus grand que ceux qui existent et dont nous souffrons. Lorsque Bergerat nous dénonce la pauvreté du théâtre contemporain, dans la préface de ses *Quatre jours*, il est absolument dans le vrai. On a trouvé depuis dix ans quelques faiseurs de pièces, mais nous n'avons guère vu se produire d'auteurs dramatiques. Le roman et la poésie, au contraire, nous ont donné et nous offrent encore une ample moisson, et les décadents se tromperaient s'ils pensaient de bonne foi qu'une révolution littéraire est devenue indispensable.

\*\*\*

Je ne pense pas que M. Moréas, qui a publié le manifeste de la nouvelle école, ait qualité d'ailleurs pour être le porte-drapeau de son parti. M. Moréas est

Le prince de la première école... Miranda débute ainsi :

- « C'est l'hivernale nuit et ses buées et leurs doux comas.
- » Quartier Malakherbes.
- » Boudoir oblong.
- » En la profondeur violâtre du tapis, des cycloï les bigarrures.
- » En les froncis des tentures l'inflexion des voûtes s'apitoie, en les froncis des tentures lourdes, sombres, à plumets.
- » C'est l'hivernale nuit et ses buées et leurs doux comas.

Tournons la page. M. Paul Adam ouvre le feu avec une nouvelle intitulée : *Une amourette*. Le chroniqueur Doriaste aime Marceline, qu'il a rencontrée aux Tuileries. De ce que cette femme s'appelle Marceline Doriaste conclut que son père lisait le *Temps* et qu'elle a été conçue « dans un lit d'acajou linoléum de cretonne bleue ». La description d'un concert nous amène quelques bons clichés de l'époque ou horissait ce que M. Kistemæcker avait appelé la littérature de combat. « Il est une mugissante mesure pour le fauve des aiselles. » Il y a également deux mesures ronflantes pour les seins arrondis. Quant à notre confrère Doriaste, il mêle à tout moment le rare et l'exquis au ruisseau. Marceline s'enfuit au contact de son premier baiser, le chroniqueur l'accompagne d'un « *Hé, va donc, morue!* » bien senti. Une autre fois, cet homme bien élevé ayant réussi à faire monter Marceline dans sa voiture et voyant qu'elle ne consentira pas encore à entrer chez lui, laisse échapper ce murmure d'homme pratique : « Ah non, pas de lapin, ma vieille! ». Que pensez-vous d'un monsieur qui traite la femme qu'il aime de « morue » et qui prétend « qu'elle lui pose un lapin » parce qu'elle résiste? Si c'est comme cela qu'ils revendiquent Baudelaire, c'est à dégouter pour la vie du métier de précurseur. Ce chroniqueur est d'ailleurs bizarre en tout. Sa chambre est tendue de mauve... Singulière nuance pour un logis de garçon! Et quand Marceline se donne, il mord ses mâchoires qui râlent. Allez donc faire l'amour avec des décadents!

Drôle aussi cette Marceline qui craint de coiffer son mari, qui est noble et qui est chevalier de la Légion d'honneur. Oh! j'aimir le ruban rouge... Bien amusants aussi, cette phrase : « Doriaste s'imagine le mari, tant elle en parle, et il garde au fond de soi une réspectueuse pitié pour le malheur de ce noble, qu'il cause. » Alors pourquoi mordait-il donc cette mâchoire de Marceline?

Pincé par le mari décoré, le chroniqueur va se battre. Ce duel lui coûtera cinq louis. Cette dépense l'attriste. Il bat, mais ce que cette liaison lui a déjà fait déboursar : dîners et fleurs, parties de campagne et théâtre, voyages et voitures de remise... Il en a le prix entretenu trois crissettes pendant le même nombre de semaines! Le mari cocufus Doriaste et la toffe tombe. C'est bien bourgeois, un mari trompé qui est heureux sur le terrain.

Un petit échantillon de la prose de M. Moréas, maintenant.

Ceci s'appelle le *briser*. La comtesse Diane de Gorda est venue. Elle a une son martinet sous le bras, parce qu'elle avait dans les veines

se détournent pas pour eux, bien qu'ils conservent contre les rénovateurs de cénacle le génie de la littérature et la religion pure de nos gloires artistiques. Ah! décadents, vous avez bien raison de mépriser ce temps-ci et de lui donner les œuvres qu'il mérite.

Edmond Deschaumes

### INFORMATIONS PARTICULIERES DE L'ÉVÉNEMENT

**LE RETOUR DE M. GRÉVY.** — M. Grévy rentrera à Paris, venant de Mont-sous-Vaudrey, le lundi 4 ou le mardi 5 octobre prochain.

**LE VOYAGE DE M. DE FREYCINET.** — M. de Freycinet ne sera accompagné dans son voyage à Toulouse et à Montpellier par aucun des ministres.

M. Rabel, directeur du cabinet du ministre des affaires étrangères, et un attaché au cabinet, accompagneront seuls le président du conseil.

**AU MINISTÈRE DES AFFAIRES ÉTRANGÈRES.** — M. de Freycinet a eu hier un long entretien avec M. le comte de Munster, ambassadeur d'Allemagne à Paris.

Le ministre des affaires étrangères a reçu également M. de Albarada, ambassadeur d'Espagne, avec lequel il s'est entretenu des incidents qui viennent de se produire à Madrid.

**AU MINISTÈRE DE L'INTÉRIEUR.** — M. Sarrien, ministre de l'intérieur, a reçu hier matin les préfets de l'Ain et de la Somme.

**LE CONSEIL DE DEMAIN.** — Ainsi qu'il a été décidé au dernier conseil, les ministres se réuniront demain jeudi au ministère des affaires étrangères.

Les délibérations ministérielles seront ensuite interrompues jusqu'à la fin de la semaine prochaine; M. de Freycinet ne devant revenir du Midi que le 1<sup>er</sup> octobre.

**AU TONKIN.** — M. Paul Bert vient de télégraphier qu'il rentrerait à Hanoi pour y passer une dizaine de jours, après lesquels il procédera à une nouvelle inspection.

Le *Journal officiel* publie ce matin les avis concernant les conditions auxquelles seront admis les produits à l'exposition qui doit s'ouvrir à Hanoi le 15 janvier prochain.

**LE COMPTE DE LIQUIDATION.** — M. Gamille Dreyfus, député de la Seine, vient de corriger les épreuves du rapport qu'il a été chargé de faire au nom de la commission parlementaire du règlement du compte de liquidation de la guerre.

Ce document très étendu sera distribué des la rentrée aux députés. Il traite avec beaucoup de clarté cette question compliquée et comporte deux conclusions dont l'une est très importante.

1<sup>o</sup> Un projet de loi portant règlement définitif de la première partie du compte de liquidation.

2<sup>o</sup> Un projet de résolution ainsi conçu : Article 1<sup>er</sup>. Il est institué près la Chambre des députés un service administratif qui, à pour but de recueillir, de classer et de centraliser toutes les pièces et tous les documents de nature à éclairer les commissions de budget et des comptes sur la mise en œuvre du budget au cours.

Art. 2. A cet effet, M. le ministre adressera chaque mois, le 10 au plus tard, à MM. les questeurs, qui les feront centraliser par le service, les bordereaux établissant par chapitres :

1<sup>o</sup> Le montant des ordonnances de paiement délivrées dans le mois précédent.

2<sup>o</sup> Le montant des crédits de délégation.

3<sup>o</sup> Les droits constatés aux services faits.

4<sup>o</sup> Le montant des mandats délivrés.

5<sup>o</sup> Quel que des paiements effectués.

Art. 3. M. le ministre des finances est autorisé à préparer et à contracter au bureau de la Chambre un projet d'organisation de ce service administratif spécial qui prendra le nom de « Service de centralisation et de contrôle parlementaire », et qui devra fonctionner à partir du vote par la Chambre des députés du présent projet de résolution.